P.158 E

47e ANNEE — N° 4 PERIODIQUE IRREGULIER - 8 PAGES AVRIL 1956

LE VAILLANT

Rédacteur en chef : Guy HOUCHON

Administrateur : Michel LIGNY

Chef de Vente : Jacques HALLET

5, r. Sœurs de Hasque, LIEGE Tél. 23.70.93

Un clergé socialisant démontre qu'il ne sait plus parler qu'aux ventres.

(C. BERNANOS)

JOURNAL UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE - BON PATRIOTE - GAI WALLON - FIER CATHOLIQUE

Mise au point

Le Vaillant ne représente pas l'opinion de tous les éudiants Catholiques de l'Université de Liège. Cette simple phrase qui n'est qu'une évidence limpide soulagera m'assure-t-on plus d'une conscience de bien pensant je m'en voudrais d'y avoir laissé peser le poids de mon indifférence et je libère ces baudruches du lest que j'y maintenais. Et hop elles s'envolent... elles s'envolent gaîment, s'entrecroisent dans les nuages et se dégonflent lentement en chantant les louanges d'un «grand écrivain chrétien»... (remarquez qu'on a la pudeur de ne pas dire catholique, au fait quelle est cette secte ?). Mais si je dégage des consciences, je délie également des langues. Quel bavardage, que de mots inutiles, que d'articles promis, que de lettres d'un lecteur-indigné qui ne franchissent jamais un petit cercle de badauds et n'aboutissent jamais à notre boîte aux lettres. «Ils se démasquent... ils avouent.. Lisez donc en première page, première ligne : «ne représente pas l'opinion de tous les étudiants Catholiques de l'Université de Liège ». Courrons vite porter ceci à Monsieur le Chanoine X, au Père Y ; ah Démos Tu es beau, Tu es un dieu, Tu triomphes...

Minute mes agneaux, le Vaillant ne représente même pas l'opinion de la majorité de ces étudiants. Il représente l'opinion de ceux qui prennent la peine d'y écrire. Et v'lan dans les tibias !

Qu'on ne m'objecte pas que les articles envoyés seraient tronqués, dénaturés. Nous avons du une seule fois travailler de la sorte. Un article de renseignements que nous avait fait parvenir le Cercle Laënnec a été résumé de façon insatisfaisante que ce cercle reçoive mes excuses publiques ; qu'il sache cependant que le tapage inconsidéré mené par ses responsables autour de cette affaire ne les a pas grandi.

—

La presse Universitaire s'est beaucoup occupée de nous ces derniers temps. L'E.L. nous envoyait dernièrement ses sincères remerciements. « Qu'écririons-

(voir suite page 8)

Pas de St-Verhaegen chez nous

ASSOCIATION GENERALE DES ETUDIANTS DE L'U.Lg.

Le bureau de l'A.G. saisi de plaintes adressées par «L'Union des Etudiants Catholiques» et «le Vaillant» au sujet de l'attitude à la St-Torai d'étudiants qui brandissaient des emblèmes religieux jusque sur les statues d'où les représentants de l'A.G. s'adressaient aux étudiants, tient à réaffirmer sa réprobation à de tels actes.

Il rappelle que dans un tract adressé avant la St-Torai à tous les cercles estudiantins, il invitait ceux-ci à respecter les croyances religieuses de chacun.

Il regrette n'avoir pu prendre aucune mesure au moment même, le service d'ordre se réduisant en fait aux responsables du cortège.

Il espère que de tels faits ne se reproduiront plus à l'avenir et envisage la création d'un service d'ordre pour les prochaines Saint-Torai.

Le vice-Président,
Jean Gilliard

Le délégué au Folklore,
G. Thoveron (dit Toto)

Le jour de la Saint-Torai, quelques libr'exaministes ont cru qu'une manifestation folklorique pourrait se transformer en St-Verhaegen. Qu'ils en trouvent ici le démenti le plus formel signé par des responsables qu'on ne peut guère taxer de cléricalisme.

Nous voudrions signaler à ceux qui voient en nous des hérétiques, que nous avons été les PREMIERS à dénoncer ces infects iconoclastes au bureau de l'A.G.

Nous félicitons celui-ci de son action rapide et de ses promesses.

Une question cependant reste à résoudre. Où étaient les étudiants catholiques dans ce cortège ? Les «vrais», ceux qui au contraire de nous ne sont pas «hérétiques...»

Sait-on que le même jour la «Mâson.. des étudiants» a été profanéepar un bourgeois qui a blessé un étudiant qui avait le tort d'être calotin et de le dire. Qu'il faille être coopérateur pour entrer à la Mâson on le savait, mais... Syndicaliste, efgétébiste, le savait-on ? Monsieur le Recteur le sait-il ?

Peut-on nous dire a qui notre Saint Père le Pape fait allusion lorsqu'il condamne « ceux qui désabuses ou terrorises coopèrent à des systèmes douteux de progrès matériel en sacrifiant les principes surnaturels de la Foi et les droits naturels de l'homme. »

(Message Pascal)

UNIVERSITÉ DE LIÈGE LIG

Le Boomerang de l'Etudiant Libéral.

«L'éudiant Libéral» de Mars 1956 nous fait le grand honneur d'une volumineuse réponse à nos articles : en fait, il en est tout rempli, en fait, cela seul l'emplit... Entre 2 vignettes de publicité, l'E.L. tasse de nombreuses insultes, comprimées sous le titre «Piedauculons le Vaillant». En lisant cette prose, une première réflexion s'impose... encore un qui se perd ! Mais à l'analyse, ce pied au cul n'est pas perdu il peut encore servir... Nous le réemployons ! Faisons cette réponse la plus brève possible, que l'E.L. ne se croit pas obligé denous consacrer, à nouveau, la moitié de son prochain numéro. Qu'il reparte donc ce pied vers son propriétaire rougir ses fesses bleues, et mettre à nu ses vraies couleurs...

«Le voilà donc ce pied qui des fesses de «son maître détruira l'harmonie : il en «rougit le traitre !»

—

Dans cet article, nous nous efforçons de relever les critiques que nous formule Robert Close : Nous n'aurons pas à nous fatiguer pour trouver des arguments, une théorie bien charpentée, puisque l'auteur préféra le coup d'épingle de la commère à la logique de l'intellectuel !

Et tout d'abord, Monsieur, sachez que la discipline que nous impose notre foi catholique est loin d'être aussi sévère que celle régnant au Parti Libéral (ceci ne vous rappelle-t-il pas un autre affreux souvenir, situé au bas du dos, dont vous gratifièrent les bonzes de chez vous, il y a quelques jours ? Avouez qu'un coup de crosse est plus élégant). Ce qui ressemble à une cloaque, dans l'œuvre de Zola, a en effet, été mise à l'égout par l'Eglise. Mais si celle-ci s'impose de mettre le nuisible à l'index, elle ne s'efforce guère d'y mettre l'imbécile...! «Le Pamphlet J'accuse», nous pouvions donc le lire !

Non ! mon petit Close, Dreyfus n'a pas «commis le crime de naître Juif» : il a commis celui de le rester. C'est pour cela donc qu'il fut poursuivi par une «*certaine classe*», que nous connaissons bien comme vous le dites, que nous ne pouvions pas ne pas connaître, puisque, 3 lignes plus bas, vous nous indiquez qu'elle correspondait à une grosse majorité de l'opinion publique ! Il est curieux, mon petit Close, que tu t'élèves devant une attaque que nous formulons contre une septuagénaire, alors que tu n'as certainement pas manqué de te joindre au cœur de ceux qui bafouèrent une homme de 95 ans «*parce qu'il n'a pas craint de proclamer sa foi en l'homme, et son désir de voir la France enfin sortie de la mélasse*» dans laquelle quelques années de Front populaire l'avaient plongée ! C'est par un «*venin putride et nauséabond*» comme le tien, que l'on parvint à opposer Sainte Geneviève et Sainte Jeanne d'Arc. Es-tu prêt à piedauculer les juges de Philippe Pétain, Maréchal de France ? Mais quand tu t'en tiens à citer les auteurs, quelle maîtrise, quel à-propos ! Citer Bernanos à la rescousse de Mauriac, c'est commettre une gaffe majuscule qui fit s'esclaffer bien des connaisseurs : écoute donc, petit, ce que l'ancien Camelot du Roi disait de «Délit Express» : SUR LE BALCON DE LA MAISON HOSPITALIERE, EN QUOI LES NOUVEAUX VENUS ONT TRANSFORME LA IVe REPUBLIQUE, IL COUVRE DES PIEUX ACCORDS, LES GEMISSEMENTS, LES SOUPIRS ET LES BRUITS DE CHASSE D'EAU !

Quand à l'Action Française, qui pour toi ne fut pas la France de Saint Louis IX et celle de la Pucelle, écoute ce qu'il écrivit à son fondateur, dans une lettre à la Revue Fédéraliste : JE VOUS DEMANDE PARDON, MAURRAS, AU NOM DES CATHOLIQUES QUE VOUS AVEZ ASSOCIES, DE CŒUR AU MOINS, A VOTRE OEUVRE IMMENSE. TOUT CE QUE LE GENIE PEUT DISPENSER DE LUI-MEME, VOUS L'AVEZ PRODIGUE SANS MESURE... NOUS ETIONS LE LEVAIN QUI TRAVAILLE LA PATE DU DEDANS ET REND EFFICACE LE LABEUR DE L'OUVRIER ! VOUS ME DONNIEZ LE GENIE, NOUS VOUS APPORTIONS L'INDISPENSABLE, LA DIVINE CHARITE. HELAS ! UNE FOIS DE PLUS, NOUS N'AURONS PAS ASSEZ AGI, ASSEZ PRIE, ASSEZ AIME!...

Mais tu voulais plus que la bêtise, tu as cherché l'absurde. Abritez chez l'E.L. un texte anti-franquiste, c'est se couvrir de ridicule ! Sache qu'à l'époque de ta chaise percée, le Parti Libéral Belge adoptait à la Chambre une politique favorable au Caudillo. J'aime t'entendre mépriser cette classe bourgeoise qui concilie sans beaucoup de remords l'Argent et Dieu. C'est un plaisir de te voir couvrir d'injures ceux qui financent les fédérations qui rendent viable la feuille dans laquelle tu écris ! Mais ne crois pas, mon cher Close, que nous soyions absolument sans nous entendre : le mépris que tu professe à l'égard du parti de M. Bidault, le mépris que tu professe à l'égard de cette droite qui n'en est pas une. Nous le partageons. Nous espérons d'ailleurs que la voix de la France de demain ne sera pas celle de M. Bidault ou Teitgen ! Il me reste, mon petit Close, en toute honnêteté, à te remercier cordialement des conseils que tu me donnes. Faire de la politique ?... Et pourquoi pas ? Je suis heureux d'obtenir ton «admittatur» dans cette carrière à laquelle je n'avais jamais songé. Puisse-tu toujours par une telle prose me servir de guide ! Je te remercie également d'avoir remarqué mon amour pour les lettres, mais, contrairement à ce que tu penses, je n'en ai aucun pour la tolérance ! Mais il y a une chose que je ne te pardonne point : c'est de m'accuser de flagiat, car, il me semble que ta dernière phrase ne m'est pas tout à fait inconnue : je dois en avoir entendu la référence à quelque tournoi d'éloquence...

Ainsi donc, mon cher Close, la prochaine fois, regarde ou tu mets les pieds...

Lettre aux poils.

Mes chers vieux,

Ne croyez pas que les lignes qui suivent sont le funeste produit d'un esprit blasé, déçu, pessimiste et dégonflé. Les impressions dont je vous fait part aujourd'hui ne sont pas seulement les miennes mais aussi et surtout celles de beaucoup de copains. J'ai le plaisir d'en compter plusieurs et j'ai remarqué que les avis émis par des amis sont plus sincères et peut-être même plus solides que ceux qui vous seront obligeament jetés à la tête par des bluffeurs, des chançards ou même certains employeurs.

Ainsi donc, vous les poils, car c'est surtout à vous que je m'adresse, à vous qui allez sortir de la vie universitaire pour entrer dans la vie bourgeoise, écoutez les échos que j'ai pu recueillir pour vous.

Vous vous êtes défendus pendant quelques années d'avoir des habitudes, des attitudes bourgeoises. Et pourtant, dès que vous aurez mis le pied dans cette nouvelle vie, vous crierez «Alleluia, finie l'Unif !». Votre allégresse durera deux mois maximum. Puis un jour, vous regarderez votre penne qui pendra lamentablement au porte-manteaux, vous la regarderez avec nostalgie.

C'est le moment où l'on perd un peu les pédales : encore un peu étudiant et pas encore tout à fait bourgeois. Ce sont les copains qu'on ne voit plus, ce sont des habitudes qu'il faut perdre, d'autres qu'il faut prendre. Cet état là durera jusqu'au jour béni de votre entrée sous les armes. Il faut encore espérer que votre service militaire se passe le plus tôt possible. Sinon, vous pouvez toujours courir pour essayer de ne pas perdre du temps !

Faisons un bond de 18 mois. C'est un saut qui n'est possible qu'en pensée.

Vous avez sous le bras un beau diplôme, bien roulé. Peut-être pensez-vous : «Ma

fortune est faite ! 10.000 frs par mois ! Une bourgeoise, une voiture ! Un boulot en or ! Je vais être un Mossieu respectable et respecté... Tout cela avec un beau diplôme !».

Dans ce cas, il vaut mieux dès maintenant vous mettre d'autres idées en tête. En effet, qu'est-ce qu'un diplôme ?

Ce n'est jamais qu'une carte de visite grand format, une présomption de capacités. Ce n'est jamais une étiquette délivrée exclusivement aux génies. Tel est l'avis de tous les employeurs ; cela doit aussi être le vôtre.

Ne comptez pas non plus être accueillis à bras ouvert derrière la première porte à laquelle vous frapperez (je suppose que vous ne vous attendez pas à ce qu'on vienne vous chercher chez vous). Les places sont rares, surtout les bonnes !

Lorsqu'enfin, après vous avoir examiné sur toutes les faces, après vous avoir fait passer un examen (cela se fait parfois) en prétextant que vous devez en avoir l'habitude, lorsqu'enfin donc, on vous engagera, ce sera probablement pour vous placer sur une petite chaise, derrière un petit bureau, dans une grande pièce où il y aura beaucoup d'autres petites chaises et de petits bureaux. Hélàs non, le gros bureau, les 18 téléphones et la demi douzaine de jolies secrétaires, ce n'est pas pour tout de suite. Il faudra vous contenter d'en rêver la nuit !

Dites-vous bien que votre employeur est là pour vous apprendre à vivre. Là encore, il faudra vous adapter. C'est alors que vous commencerez à apprendre quelque chose.

Voici quelques petits conseils :

1) Ne pleurez pas si un jour vous êtes déçu ;

2) Ne frappez pas les poings sur le bureau du directeur général ;

3) Ne claquez pas les portes, surtout sans raison.

4) Si vous avez des idées, communiquez-les en espérant qu'elles soient bonnes ;

5) Armez-vous de patience, de persévérance et de bonne volonté.

C'est parait-il, la meilleure recette pour réussir dans la vie. Vous pouvez aussi acheter l'œuvre immortelle de Dale Carnegie (publicité non payée).

J'ai peut-être démoli certaines de vos illusions... faites excuses ! Sinon j'ai renforcé votre impression, ce qui n'est pas plus mal. Pour ceux qui n'avaient pas d'opinion, cet article leur en donnera peut-être une. De toute façon, il vaut toujours mieux savoir à quoi s'attendre.

Mais, je tire mon chapeau et j'applaudis de grand cœur tous ceux qui n'auront pas de soucis, tous ceux qui n'auront pas à s'en faire, disons-le : tous les veinards. Car il y en aura, pa s beaucoup,... mais quand même.

Seulement, entre nous, ceux-là n'apprendront pas grand'chose !

Recevez tous mes vœux.

Jean Moureau.

SI ON SE REMUAIT

Que vous soyez à l'Université depuis 6 mois ou depuis 6 ans, vous avez déjà entendu des remarques désobligeantes sur certains points de la vie universitaire ; vous en avez probablement fait vous-même. Mais quoi ? on se plaint à tout le monde et à personne, on élève la voix dans les couloirs, on discute le coup entre soi. Et les choses continuent à tourner mal car personne n'a jamais tenté de les faire bien tourner. Peut-être y a-t-il un sombre héros qui a tenté tout seul d'améliorer le sort des étudiants en essayant de rendre leur vie plus facile, en tenant compte de leurs remarques. Hélas, il était seul...

Chaque Faculté a ses soucis mais il y a quelques problèmes communs à tous des problèmes qui persistent comme des boutons sur un visage. Citons en quelques-uns :

En première candidature, on risque trop souvent de se faire extorquer une grosse somme pour le rachat d'un cours, par un poil (ou soi disant tel) qui a besoin d'argent et qui profite de la naïveté d'un néophyte pour être malhonnete (Remarquez qu'on a déjà joyeusement vendu l'horaire officiel des cours !!).

Moyen de protection de la bleusaille : néant.

Solution proposée : création d'un comptoir général d'achat et de revente des cours et d'une commission de contrôle de la valeur des livres achetés. De petits bénéfices pourraient être réalisés qui paieraient la bonne volonté et le travail des étudiants (choisis parmi les moins aisés) de cette commission.

Chaque année, vous risquez d'acheter un cours malpropre auquel il manque des pages. Plus un bouquin est sale, plus un vendeur vous dira qu'il est «tuyauté» !... Pareille ordure ne résisterait pas à l'examen de la commission.

Quelques ennuis en moins !...

Quant aux étudiants qui recopient des cours à la machine, ce sont des types courageux qui ont bien raison de faire payer leur travail. Deux conditions cependant sont nécessaires :

1°) - que ce travail soit bien fait (Qui n'a jamais vu des cours tapés par des hurluberlus qui ne comprenaient pas ce qu'ils écrivaient et qui ne savaient d'ailleurs pas écrire ?) Une phrase mal écrite peut faire rater un examen !

2) - que le prix du travail soit juste. D'où, nécessité d'un tarif officiel.

Et tant qu'on en est à proposer des comptoirs et des commissions, pourquoi pas un bureau de copie des cours ? Le travail y serait fait par des étudiants compétents qui pourraient y trouver l'occasion d'accroître leurs maigres revenus. Certains cours ne sont pas réédités depuis des années. La foule se partage les rares exemplaires qui tiennent encore le coup. Vous imaginez facilement le résultat quand arrive le mois de bloque.

Il existe pas mal d'associations d'étudiants. Elles sont très vivantes paraît-il. Je veux bien le croire mais n'y en a-t-il pas qui auraient pû s'inquiéter un peu plus de ces problèmes avant de dépenser leur argent et leur temps à de tristes billevesées.

J'admire les fédérations de femmes universitaires. Je les admirais d'autant plus lorsqu'elles invitaient les étudiantes à venir apprendre à faire la soupe et à tenir un ménage convenablement. Il y a des tas d'étudiantes qui ne demandent que cela. On a beau dire, c'est très utile ! Les invite-t'on toujours ? Si oui, tant mieux ; sinon, les restaurants feront de bonnes affaires.

J'ai récemment parlé du budget des étudiants. Il y a pas mal de pauvres types qui essayent de trouver du travail mais en vain. A-t'on seulement pensé à avertir le public liégeois qu'ils en cherchent ? Le bourgeois a tendance à croire que l'étudiant est un être turbulent gaulois, bruyant et soiffard, rien de plus. Peut être pourrait-on rectifier ses idées).

J'ai eu l'occasion de visiter des Universités étrangères. Quand on voit comment vivent les étudiants américains, les allemands, les danois ou les suédois, comment ils se débrouillent, on a un peu l'impression d'être héroïque en poursuivant des études dans les conditions que nous connaissons. Seulement, les autres ne crient pas aussi fort que nous et ils agissent un peu plus. Ils ont du travail quand ils en cherchent ; ils ont des cours propres. Ils ont aussi des bibliothèques pleines des dernières éditions et des nouveautés dans toutes les matières. C'est encore une chose qui nous manque. Avez-vous envie, par exemple, de vous documenter sur la politique internationale des transports ? Vous serez bien renseignés sur toute une période antérieure à 1920 ! Pour le reste... débrouillez-vous !!...

Il y a d'autres problèmes encore et je ne saurais les énumérer. Il y en a qui resteront sans solution. Mais d'autres pourraient ne plus exister si on voulait s'en occuper un peu plus ou un peu mieux.

J'aime à croire que Monsieur le Recteur et le corps Professoral ne demandent qu'à nous aider. Ce serait peut être l'occasion d'établir car il n'existe pas (à moins peut-être qu'en de très rare occasions !).

Si les portes sont faites, c'est pour qu'on y frappe ! si les journaux s'impriment, c'est pour qu'on y écrive. Et si Dieu a doté certains d'un bon cerveau et d'une grande gueule, c'est pour qu'ils aient l'occasion de s'en servir utilement.

A bon entendeur...

Jean Moureau.

CHARTRES

«J'ai fait un pélérinage à Chartres. Je sius Beauceron. Chartres est ma cathédrale. Je n'avais aucun entrainement. J'ai fait 144 kilomètres en trois jours. Ah ! mon vieux, les Croisades, c'était facile ! Il est évident que, nous autres nous aurions été les premiers à partir pour Jérusalem et que nous serions morts sur la route. Mourir dans un fossé, ce n'est rien, vraiment j'ai senti que ce n'était rien. Nous faisons quelque chose de plus difficile. On voit le clocher de Chartres à 17 kilomètres sur la plaine ! De temps en temps il disparait derrière une ondulation, une ligne de bois,- dès que je l'ai vu, ça été une extase. Je ne sentais plus rien, ni la fatigue, ni mes pieds ! Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup...»

Charles PEGUY.

-*-

Pour le touriste, Chartres est une halte à mi-chemin entre la vallée tourangelle et Paris ; c'est encore, pour l'amateur d'art, une cathédrale gothique aux vitraux uniques au monde et au déambulatoire le plus beau qui soit.

Pour l'étudiant catholique, c'est un haut lieu de prières, mieux c'est un sommet qu'il aime à regravir chaque année.

J'ai fait Chartres, avec 13000 étudiants venus de tous les horizons de France et d'ailleurs, je me prépare à le refaire, avec 2 ou 3000 compagnons de route supplémentaires. Le terme de compagnon de route ne m'a jamais semblé, je pense, plus adéquat qu'en cette circonstance. Car quel que soit le nombre de jeunes qui, en communion avec vous, serpentent la plaine de Beauce vers N.-D., quelles que soient les rigueurs du pélérinage, vous sentez intensément combien est grand et beau l'effort qui vous unit vers les flèches bénies. Vous ne connaitrez que vos voisins directs durant le trajet, et cependant vous aurez l'impression réelle de connaître et de comprendre tous les pélerins. Car tous, comme vous, sous le soleil implacable de l'été qui pointe, sous le fardeau du sac à dos contenant les vivres de 3 jours, sous le lancinant dandinement de la colonne qui s'étire, tous comme vous «font Chartres» et «faire Chartres» c'est sentir durement le poids des kilomètres, mais c'es taussi sentir la joie indescriptible de l'apparition, dans un lointain qui semble si proche, de cette cathédrale vétuste qui vous attend, sonnant de toutes ses cloches ! Faire Chartres, c'est vivre une communion grandiose de peines, de fatigue, mais aussi de joie et d'espoir. Ensemble nous marchons, priant et chantant, ensemble aussi nous nous agenouillons sous la voûte séculaire du Temple beauceron !

Ce qui m'a le plus frappé durant le «pélé» ? Je l'ai dit : d'abord, cette communion générale des efforts sur la route, ensuite cette communion générale de la prière et de l'action de grâce. Sur la route, personne ne veut «lacher» : il n'est pas rare de voir les garçons (et je l'ai fait moi-même comme les autres) porter leur sac sur le dos, sur le ventre, le sac d'une étudiante défaillante, et sur les épaules, la Croix de bois que certains chapitres prennent comme emblème, et ce, pendant 5 à 6 kilomètres ! Mais jamais une voix ne s'arrête de prier ou de chanter. Sur la route encore lorsqu'apparaît la Cathédrale, le «Salve Regina» repris par tous, est un des moments marquants de cette nouvelle croisade. Sous les voûtes gothiques enfin, cette merveilleuse fraternité trouve son point culminant, quand retentit le «Credo» que quelque 15000 poitrines à l'unisson lancent vers le ciel !

Ainsi se fait Chartres, comme l'a fait Péguy, dans l'esprit que lui-même nous a indiqué, lorsque dans un grand processionnal d'alexandrins, il déclarait :

«Quand nous aurons joué nos derniers personnages,

Quand nous aurons posé la cape et le manteau,

Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,

Veuillez nous rappeler nos longs pélérinages.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,

Quand on aura dit sur nous l'absoute et la messe,

Veuillez vous rappeler, Reine de la promesse,

Le long cheminement que nous faison en Beauce.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,

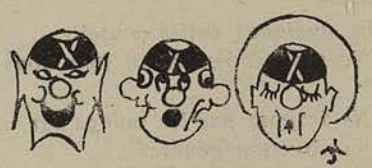
Que la dernière place en votre Purgatoire,

Pour pleurer longuement notre tragique histoire,

Et contempler de loin votre jeune splendeur.

Voilà comment le poète vit Chartres, voilà comment aujourd'hui les étudiants catholiques le voient aussi ! Communion dans l'effort, communion dans la prière, communion dans la joie du Seigneur et de Marie, sa Mère-Vierge.

C. N.



Nous offrons à l'E. L. la premiêre vision de notre collection de printemps de toques qu'ils préfèrent

Cette année tu dois faire le grand pélé de Chartres. La délégation de l'Université d'Etat de Liège doit être nombreuse et bien préparée, tu ne regretteras pas cette merveilleuse expérience catholique.

Viens donner ton témoignage...

125 ans S. M. Albert 1er

Tandis que Lui, le Roi, l'homme qui fut Saint Georges
S'en revient du lieu même où l'Histoire se forge.

Emile VERHAEREN
(Les ailes rouges de la guerre.)

Nous avons comparé S. M. Léopold II à cet autre grand Roi que fut Louis XIV, nous pourrions aisément aujourd'hui rapprocher S. M. Albert 1er à Louis XIII qui, comme lui, fut un des grands Rois-soldats de l'Histoire.

Nous adopterons cependant la comparaison du poète : Saint Georges...

Lorsque Charles Maurras s'écria «La France seule !» devant l'ennemi, il se trouva, bien entendu, certains esprits chagrins pour crier à la trahison à l'égard des alliés, pour crier à l'égoïsme national, la seule forme d'égoïsme qu'ils réprouvent d'ailleurs sans beaucoup s'en soucier, sans doute parce qu'il est trop large pour être compris de ces cerveaux étroits. Et pourtant qui reprocherait à notre troisième Souverain d'avoir appliqué cette formule ? Sans pour le moins du monde abandonner ses alliés, le Roi, jusqu'au moment de la décision finale de 1918, refusa toujours la participation de ses troupes aux opérations quand il les juge inutiles, car, comme il le dit lui même, «les autres ne seraient pas aussi ménagers du sang belge !». Mais partout, en Europe comme en Afrique, dans tous les coups durs, l'Armée Belge et son Roi répondaient «présents» !

Suivons ce grand homme sur la tapisserie de son Règne que fut la plaine de l'Yser, et laissons juger ses contemporains. A l'exemple de Léopold 1er, il use de toutes ses prérogatives militaires pour le salut des belges et la victoire commune, dit de lui le professeur Vander Essen qui continue en ces termes : malgré Joffre, il arrête, le 12 août, les Allemands à Haelen et replie l'armée sur Anvers, d'ou partiront sur le flanc des communications ennemies des diversions qui permettront la victoire de la Marne ; malgré le ministre Churchill, il décide le retrait d'Anvers pour empêcher l'encerclement de son armée ; malgré Joffre encore, il refuse d'abandonner son commandement et, prévoyant la ruée allemande vers la mer, décide contre l'avis de certains chefs alliés, de défendre l'Yser ! Cet Yser dont Verhaeren devait dire :

«Ce n'est qu'un bout de terre avec sa mer au bord
«Et le déroulement de sa dune féconde
«Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
«Mais qui renferme encore et sa Reine et son Roi,
«Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.

Soldat comme son grand'oncle Léopold 1er, il fut comme lui aussi diplomate. Dès le 12 octobre 1914, il prie le Saint Siège d'employer ses bons offices à Vienne afin que l'Autriche, négociant prématurément la paix, puisse créer d'emblée une fédération impériale catholique en Europe Centrale, fondement de la paix future. En décembre 1916 encore, le Roi convoque à son quartier-général les deux frères de Bourbon-Parme, beaux-frères du nouvel Empereur belge. Leur rôle est de s'entremettre à Vienne en vue d'arriver à une paix durable ; en 1917, les tractations sont arrivées à un point plus que satisfaisant pour les alliés : une manœuvre occulte de la République française parvint à torpiller le grand projet du Roi : la guerre devait encore durer 18 mois ! Et des millions d'hommes, comme le remarque M. Vander-Essen, vont payer de leur vie cette campagne prolongée qui se soldera par une paix boiteuse, s'écroulant d'ailleurs à Locarno.

Nous reprocherait-on d'avoir trop parlé du Roi soldat ? Lui-même n'a-t'il pas affirmé : «Je tiens beaucoup à ma réputation militaire» ?

Outre que son règne fut un magnifique mécenat intellectuel et moral (fondation, en 1928, du F.N.R.S.) nous pouvons dire que S.M. Albert 1er, grand dans la guerre par la promptitude de sa réponse à l'envahisseur félon, par la ténacité de son courage, par le dévouement quotidien à sa tâche, par ses qualités éminentes de chef d'armée, continua dans la paix à consacrer son infatigable labeur au bien du pays : au milieu des luttes intestines, son esprit de justice et sa compréhension des aspirations légitimes contribuaient à maintenir l'Unité Nationale !

Cadoudal.

LA
M.P.S PONCELET
S. A.
16, RUE DES CLARISSES
LIEGE — Tél. : 23.53.66
Reproductions de plans, textes et documents.
Fournitures de bureau, dessin et arpentage.
(RISTOURNE.)

EVASION

sur l'aile d'une rime

Dans mon rêve perdu, je suis l'étudiant grime
Suivant d'un pas distarit la trace d'une rime
Par hasard rencontrée, alors que je m'escrime,
En mon cerveau rétif que les chiffres compriment,
A piger d'un calcul, la valeur d'un o prime.
Tel un vil roturier que son seigneur opprime,
Tel un pauvre manant dont l'instance périme,
Ah ! que gavé je suis du marasme où je trime !
Je ne puis plus souffir le mal qui me déprime.
Il faut que je m'évade, au fil de cette rime,
De ce monde factice où la raison vous brime
Les plus purs sentiments, car il faut que j'exprime,
Avec la sainte adeur des clercs qui chantent Prime,
Ma claire passion du nirvana des rimes.
O Muse, conduis-moi, sur l'esquif que j'arrime,
Au pays de Phébus, où la loi ne réprime
Jamais la voix du cœur, tel qu'un vol ou qu'un crime.
Mais il ne suffit pas que, maniant la rime
Aussi bien que la rame, élégamment j'imprime
Un vol bien balancé aux phasres que je rime.
A la cour d'Apollon, afin que bien je frime,
Masquant le rimailleur, il faut que je me grime.
Mais l'art est difficile et à ce jeu d'escrime,
Ce n'est pas tout, bien sûr, pour mériter la prime,
De connaître par cœur la parade de prime.
Seul, le divin génie est le secret qui prime
La mesure et l'accent et le rythme et la rime !
Ecrin sans diamant, tout ornement ne rime
A rien, sans ce trésor dont l'absence supprime
A chaque pied du vers, le charme qu'il exprime,
En partant de la Lyre à la suivante rime.
Or, chez moi, j'en conviens, mon jeu n'est qu'une frime :
C'est bien le rigolo, non la grâce qui prime.
Pour être un bon rimeur (rim·eur), même en tenant la rime,
Il me manque encore l'heur. Et si ce monorime
Qui touche à sa fin vaut la peine qu'on l'imprime,
Eh bien, je ne crains pas qu'il fasse jamais prime
Sur le marché des vers, car si de rime en rime,
Il mena par la main, la seul rime : «rime»,
Je prétendrai toujours qu'à peu de chose il rime...
Hors des sentiers battus, rimeur par intérim(e),
A un destin meilleur, j'abandonne ma rime...

P.A.N. sc. math.

MAITRES A PENSER

On a dit de la jeunesse qu'elle était le pouls du monde : Henri Massis avant la guerre de 14, Francois Mauriac avant celle de 40 (Le jeune homme), Robert Kanters et Gilbert Signaux (20 ans en 1951) s'improvisèrent donc médecins et parlèrent de la santé du monde en auscultant les jeunes.

La jeunesse s'identifie volontiers aux écrivains qu'elle aime. L'homme de lettres a-t-il jamais joué un rôle aussi grand qu'en cette époque fertile en événements divers , heureux ou catastrophiques ? Il est peu d'étudiants qui professent une indifférence totale face aux problèmes actuels qu'ils soient politiques, économi ques, sociaux ou religieux. Les hommes de lettres sont nos maîtres à penser et leur influence est grande. Philosophe, romancier, poête ou auteur dramatique, l'écrivain est engagé, a des opinions, les défend par le verbe et la plume et il est rare que sa voix ne soit entendue.

Les maîtres à penser sont de deux espèces : l'une est traditionnelle. Son seul souci est de planer souverainement au dessus de la mêlée. Ces écrivains, solidement enracinés sur leur piédestal se décident rarement à en descendre. Montaigne, Montesquieu, Taine en étaient. Ces adeptes de la pensée sont rares maintenant, peut-être même inexistants. Les écrivains qui estiment la pensée insuffisante si elle n'est complétée par l'action sont nombreux et s'ils ne se groupent pas tous sous la même bannière, ils sont d'accord pour dire que l'écrivain, doit vivre «avec» son siècle, lutter et souffrir pour lui. Le marxisme a ses fidèles, comme l'existentialisme et le christianisme. Il est aussi des isolés qui basent leurs principes sur l'action et l'expérience vécue, je parle de Malraux, Montherland, Heninguar. Ces hommes entretiennent avec leurs disciples des dialogues indirects : Sartre, les jours de gloire arrivés, abandonne la terrasse du café de Flore, Montherlant défend âprement sa vie privée entre les incursions indiscrètes. Ces maîtres illustres ne tiennent plus salon, ils communiquent avec leurs adeptes par le roman, le théâtre, les journaux, les revues.

***

Sartre est certainement le maître à penser le plus célèbre. Sartre est dans l'air et nous devons faire la part d'un coformisme à rebours. Saint Germain-des-Prés et sa bohème dépenaillée et barbue a fait à Sartre une publicité dont il aurait aimé se passer. Ancien professeur de philosophie, il a par ses talents d'auteur dramatique réussit à imposer sa philosophie. Celle-ci (qui ne fait que continuerce que Kieckegaard et Heidegger avaient conçu avant lui) repose sur «l'opposition entre un monde sans but et la volonté de l'homme de se définir par l'acte. L'homme «se fait» mais comme il est libre, il est responsable». Sartre est le type même de l'écrivain engagé : résistance, essais pour créer un «rassemblement démocratique révolutionnaire», fondateur et directeur de la revue «Les Temps Modernes». Au point de vue politique, les liens qui unissent Sartre au communisme sont solides ; il ne s'en cache pas et soutient que c'est le marxisme qui seul peut représenter la classe ouvrière à laquelle Sartre n'a jamais ménagé sa sympathie. Simone de Beauvoir, surnommée la «Grande Sartreuse» est la principale disciple du pays de l'existentialisme. Elle préconise une égalité totale entre la femme et l'homme : sociale, sexuelle et intellectuelle. Citons également Maurice Merleau-Ponty, professeur au Collège de France, existentialiste qui s'oriente actuellement vers la création d'une gauche non marxiste.

Le déséquilibre économique, intellectuel et moral de l'après-guerre a créé pour Jean-Paul Sartre le climat idéal pour le développement de sa doctrine. Par contre, actuellement, la peur du communisme, qui n'a cessé de mettre en péril la paix, a par voie de conséquence nuit à Sartre et à sa conception philosophique.

***

Albert Camus a crié, lui aussi, dans ses livres et surtout dans «La Peste» l'angoisse de l'homme devant un monde absurde. Aussi l'a-t-on souvent associé au nom de Sartre, mais Caums est sensible à la beauté de la nature, ce qui suffirait déjà à le différencier de l'auteur des «Mains Sales». Natif d'Oran, les paysages méditérannéens ont exercés sur Camus une infinie attraction. Mais la nature ne constitue pas à elle seule le monde. Il y a aussi et surtout la société «qui, avec son appareil politique et policier, étouffe l'homme» (l'Etranger). Quand le système social et politique paralyse l'homme et fait obstacle à son bonheur, Camus préconise la révolte

contre cette oppression : d'ou son héroïque attitude durant la dernière guerre où, avec ses amis du groupe «Combat», Camus fut un pilier de la résistance française contre le nazime.

Pour lui, «le monde n'est pas fait à la mesure de l'homme» d'où il conclut en l'absurdité du monde. Cette constatation pessimiste entraine le doute : la vie vaut-elle la peine d'être vécue et cela ne justifierait-il pas le suicide ? «Oui, la vie mérite d'être vécue parce que la nature doit être admirée et les hommes doivent être aimés». Albert Camus, face à l'absurdité de la vie, préconise la lutte pour améliorer la condition humaine.

***

Le mérite d'André Malraux vient de ce qu'il avait préssenti ce que Camus et Sartre ont constaté. Malraux «joua sa vie sur ses idées» : aux côtés des communistes chinois (Les Conquérants). Pilote dans les rangs communistes espagnol (l'Espoir), il dénonce les camps de concentration nazis (Le temps du mépris), rompt avec le stalinisme, guerre de 40, prisonnier, il s'évade, maquis, participe comme colonel à la libération de l'Alsace, amis de de Gaulle, il devient le ministre de l'information de celui-ci et il se retire quand son chef cesse d'être à la tête du gouvernement provisoire. Il ressort d'une enquête menée par Robert Kauters et Signaux en 1951 que Malraux a remplacé Gide comme premier maître à penser de la jeunesse actuelle. Chez Malraux, rien de médiocre, il exalte la grandeur. L'homme, pour l'auteur de la «Condition humaine» se grandit par ses actes et ses œuvres. L'action permet à l'homme d'acquérir la maître du monde et la maîtrise sur lui-même, elle est pour l'humanité la seule chance d'échapper à la mort. Devant l'absurdité de la vie, Malraux, par l'action, la haine de la médiocrité, par le culte de la Beauté et une admiration raisonnée des chefs d'œuvres artistiques (l'œuvre de critique artistique de Malraux est admirable, conséquente et se complète régulièrement), échappe au désespoir Sartien et reprend confiance en l'humanité. «Malraux, qui vécut des causes si contradictoires et souffrit pour elles, est notre témoin, l'interprête des passions,des mythes et des fatalités du XXème siècle.

***

Aristocrate de naissance et de conviction, méprisant et orgueilleux, Henri de Montherlant est un isolé.

Sa morale repose sur un profond dégout de la médiocrité. Il est à la fois hédoniste et ascète, libertin et mysogine, n'appartient à rien, ni à personne mais s'occupe de tout, tenté par les problèmes religieux, il ne ménage pas ses sympathies pour certains problèmes politiques. Tout se résume en lui par «soucis de grandeur». Montherlant aime la guerre et le sport qui donnent à l'homme l'occasion de montrer son mépris (forme de grandeur pour cet écrivain), son courage, sa droiture, son civisme, son désintéressement.

Montherlant n'appartient pas encore à l'académie française,... cela aussi le caractérise.

***

Depuis la mort de Paul Claudel, c'est François Mauriac qui marche à la tête des écrivains catholiques contemporains. Son œuvre, surtout romanesque, ne fait pas de lui un maître à penser mais plutôt un maître du roman psychologique. Polémiste dans le Figaro et surtout depuis la libération, Mauriac tient une place importante dans la vie publique. Poléniste dans le Figaro et surtout depuis la dernière campagne électorale où il s'est fait l'agent de Mendès-France dans l'Express, il a repris contact avec les jeunes grâce au journalisme. Partisan de la création d'une nouvelle gauche libérale non marxiste, Mauriac marche pour l'instant sur un terrain brûlant où l'on hésite à le suivre.

Albert Beguin a repris le message d'Emmanuel Mounier, fondateur de la revue «Esprit». Ils estiment qu'il est un devoir pour l'homme de ne plus considérer seulement son bonheur individuel mais d'assumer sa responsabilité dans le bonheur collectif. Pour Mounier et Béguin il faut s'engager mais la lutte pour le bien ne doit pas nous entraîner à considérer l'adversaire comme l'homme à abattre mais à convaincre.

Citons encore le Père Dianiélou qui s'efforce et réussit magistralement à intéresser la masse intellectuelle aux questions religieuses.

***

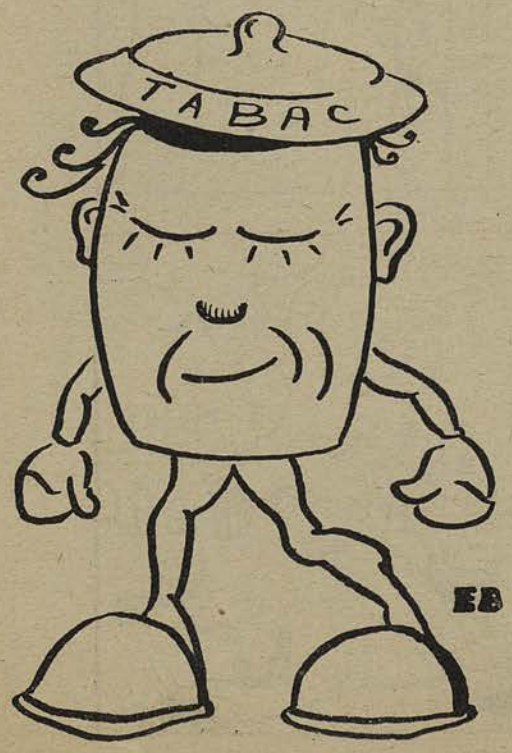
Pour les communistes, l'orthodoxie marxiste est maintenue. Les maîtres à penser sont toujours Marx, Engels, Lénine et Staline.

***

Dans cet exposé, nous avons dégagé la substance d'une enquête passionnante réalisée il y a quelque temps par une revue française. Ces maîtres à penser ont une large audience chez les jeunes qui ont trouvé qui en Malraux, qui en Sartre, Camus, Mauriac ou Montherlant, non seulement de grands artistes mais des conceptions de vie identiques aux leurs.

J. P. (2e Philo.)

ON RECHERCHE



ELEM, carabin de 2e Doc. taille moyenne, visage rond, cheveux fous, yeux blasés, bouche cruelle.

Le recherché occupe les fonctions d'administrateur du «Vaillant».

Nous avons entrevu Elem pour la dernière fois dans une ruelle étroite de la ville où il semait la terreur. Le même soir nous avons appris qu'il faisait du charme en distribuant aux pucelles des abonnements gratuits à notre canard.

Il a été aperçu une fois encore par la gendarmerie d'Auvelais lors du Carnaval de la sympathique petite ville du Namurois.

A-t-on enlevé notre administrateur ?

Peu avant sa disparition nous l'avions intervioùvé pour vous.

—

— Mon cher Elem, quelles sont tes fonctions exactes au «Vaillant».

— En principe je suis administrateur, mais mon plus gros boulot consiste à aller repêcher le Rédac'chef dans les endroits mal fâmés où il se livre à sa passion de l'alcool.

— Je suis sûr, mon cher Elem, que cette mission t'es particulièrement pénible. Ta nature délicate doit bien en souffrir. D'autant plus que jamais tu ne l'entrainerais à pareil péché.

Notre ami Elem ne répond pas, mais on devine son émotion à son regard embué. Il voile sa sincérité d'une pudeur opaque.

— Puisque tu es notre grand argentier, dis-nous ce que tu penses de notre situation financière.

— Questions subsides nous sommes beaucoup plus à l'aise que l'E.L. Notre dernier appel à la confrèrie des boucheries et charcuteries d'Outre-Meuse à été très écouté. Moi, qui suis en Kot et fais mes propres achats je suis bien placé pour vous le dire. Dernièrement encore on m'emballait un dixième de jambon à l'os dans les articles de François Larques. Quand aux articles sur Mauriac les droguistes en font toutes une publicité... Maurauriac... Maurauriac...

Elem partit rêveur vers le bar de l'Union, depuis nous ne l'avons plus revu...

Un registre a été ouvert au bureau de la rédaction.

FANTOMAS.

Mise au point.

(suite de la page 1)

nous mon cher, si nous n'avions à vous critiquer et des ministres libéraux à bousculer, remarquez cependant notre nouveau rédacteur qui malheureusement à peine connu nous quitte déjà,...»

—

Nous divisons paraît-il l'opinion des étudiants catholiques. Il existe nous dit-on d'autres personnages à pourfendre que François Mauriac.

A celà nous répondons :

1) Nous les pourfendrons aussi ;
2) S'il y a division ce n'est pas nous qui l'avons fait naître mais Mauriac lui-même ;
3) Si nous tirons un titre de gloire à ne pas «faire» l'opinion, nous désirons moins encore qu'elle nous «fasse» ;
4) Enfin si l'attitude politique de Mauriac trouble plus d'un catholique, si le progressisme qu'il incarne crée un «problème» au point que toutes les feuilles chrétiennes et non chrétiennes s'en préoccupent, n'est-ce-pas à nous journal universitaire catholique de nous en occuper ? Allons-nous pratiquer la politique de l'autruche ?

Craignons de nous montrer divisés nous dit encore un remuant individu qui confond trop souvent les voies du Tout-Puissant et celles de Théo Lefebvre. Est-ce parce que des catholiques affirment qu'ils ne peuvent suivre un des leurs dans sa retraite laïque et gauche, qu'ils atteignent la communion des Saints ! Est-ce parce qu'ils refusent de participer à la politique de démission de certains journaux catholiques français et belges qu'ils nuisent au progrès de l'église. Le voilà enfin cet appel à l'unité, après l'Epuration, après le coup dans le dos aux missionnaires de Chine, après la révolte de certains prêtres-ouvriers.

Plus que quiconque nous la désirons cette unité, nos colonnes restent ouvertes à tous les étudiants catholiques, nous voulons même oublier les anciennes querelles mais alors travaillons. La rédaction du Vaillant comprend actuellement huit rédacteurs actifs, c'est plus que n'importe quel autre journal universitaire, il est prouvé cependant que ce n'est pas assez, c'est tout à notre honneur. Que ceux qui nous critiquent viennent donc nous apporter leurs lumières ; qu'ils sachent cependant que s'ils viennent ce sera pour écrire non pas pour pérorer.

—

Un tout petit nombre nous veut «hérétiques». D'autres impriment dans un jour nal «neutre» que nous sommes «plus Maurassiens que Catholiques». Enfin pour parachever le tableau on voit en nous des «facistes voire des poujadistes». Tel sont actuellement chez certains de nos collègues les synonimes de «Bon patriote, Gai Wallon, Fier Catholique».

Le Rédac'Chef.

Les vrais amis du peuple ne sont ni révolutionnaires ni novateurs, mais traditionnalistes **(Pie X, lettre sur le Sillon)**

Nous avons l'audace de livrer à la méditation de certains de nos détracteurs ce texte riche en enseignements de toutes espèces :

«Eh quoi ! on inspire à votre jeunesse catholique la défiance envers l'Eglise sa mère ; on lui apprend que depuis dix-neuf siècles elle n'a pas encore réussi dans le monde à constituer la société sur ses vraies bases ; qu'elle n'a pas compris les notions sociales de l'autorité, de la liberté de l'égalité, de la fraternité et de la dignité humaine ; que les grands évêques et les grands monarques qui ont créé et si glorieusement gouverné la France n'ont pas su donner à leur peuple, ni la vraie justice, ni le vrai bonheur, parce qu'il n'avaient pas l'idéal du «Sillon».

Le souffle de la révolution a passé par là et nous pouvons conclure que si les doctrines sociales du «Sillon» sont erronées son esprit est dangereux et son éducation funeste».

De qui est ce texte ? Il fut donné à Rome le 25 août 1910 par Pie X.

Le «Vaillant» a publié en entier il y a trois ans la lettre dont il est extrait. Si la répétition n'est pas toujours une méthode littéraire heureuse, elle est utile à la formation de la pensée. Nous la livrons à nos plus jeunes lecteurs qui s'abandonnent aux «idées nouvelles» guidés en celà par des aînés qui n'ont pour leur ignorance que l'excuse de leur mauvaise foi.

Nous sortons ce mois-ci un numéro de huit pages seulement. Ceux qui annoncent chaque mois notre disparition y verront un symptôme de faiblesse. Qu'ils se rassurent. Un simple coup d'œil au calendrier leur indiquera que nous sommes au mois «que l'on ne doit pas avoir attendu» pour s'apprêter à affronter les petites conversations annuelles qui nous donnent tant de soucis. Je ne pouvais réclamer de l'équipe du «Vaillant» que la plus petite perte de temps possible.

Le Rédac'Chef.

UNIVERSITE DE LIEGE L G BIBLIOTHEQUE